

Président Schreber I
« subjectivement certain »

L'OBJET

La psychanalyse (lacanienne) affirme qu'il y a un sujet dans la psychose. Qu'implique alors de poser l'articulation éthique et clinique pour produire ce point bascule du *pas-de-clinique-sans-éthique* où se spécifie la praxis psychanalytique – y compris pour la psychose ? Cette question implique que la cure et sa conduite, contrairement à ce qui se colporte, ne sauraient se réduire à un pur logico-symbolique qui articulerait Wittgenstein avec Hegel. La parlote, le bla-bla-bla du parlêtre trouvant en eux-mêmes, on ne sait par quel miracle, leur cause et leur raison. Ce *pas-de-clinique-sans-éthique* implique l'ordre symbolique et la parole qui, en énonçant, fait acte – « [...] l'acte (tout court) a lieu d'un dire,

HERVÉ
CASTANET

29. Lacan, Jacques, « L'acte psychanalytique – Compte rendu du séminaire 1967-1968 », *Autres écrits*, op. cit., p. 375.

30. *Ibid.*, p. 379.

31. Miller, Jacques-Alain, « Clinique ironique », *La Cause freudienne*, n° 23, *L'énigme et la psychose*, Navarin-Seuil, Paris, 1993, p. 11.

32. Lacan, Jacques, *Le séminaire, livre XX, Encore*, op. cit., p. 55. Voir aussi : Lacan, Jacques, « L'étourdit », (1973), *Autres écrits*, op. cit., p. 450 et suivantes.

33. Lacan, Jacques, « De l'incompréhension, et autres thèmes », (1971), *Je parle aux murs*, Seuil, Paris, 2011, p. 67.

34. Lacan, Jacques, *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 53.

35. Lacan, Jacques, « Ouverture de la Section clinique », *Ornicar ?* n° 9, Lyse, Paris, 1977.

36. Miller, Jacques-Alain, « Clinique ironique », *La Cause freudienne*, n° 23, *L'énigme et la psychose*, op. cit., p. 11.

et dont il change le sujet²⁹. » Dire *acte*, c'est poser ce qui, nécessairement, de cet ordre choit, irréductible – ce quelque chose que la parole, dans les défilés qu'elle crée, inaugure, creuse comme un silence bruyant. Dire *acte*, c'est interroger ce qui, sous la pression du transfert, se constitue marqué du sceau d'une perte spécifique. S'en déduit la catégorie de l'objet³⁰ qui ne s'isole d'aucune concrétude, qui est externe à toute définition possible de l'objectivité. L'objet ainsi posé – différent de la réalité matérielle pratico-inerte – n'est nullement la limite extérieure du procès analytique. Au contraire, hétérogène à toute prise signifiante, il se situe au cœur même de la praxis. Cet objet *a*, qui se déduit de la chaîne signifiante, lui demeure inassimilable, comme son impossible. Mais un impossible spécifié, car ce sont le cernage signifiant, le serrage du mot qui le créent – « L'objet *a* est ce qui prend consistance quand on parle au fur et à mesure que l'on néantise³¹. » Articuler, dans la clinique, cette catégorie de l'impossible – que la logique pointe comme ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire³² – c'est poser ce à quoi la psychanalyse se trouve affrontée : à cet objet non pas contingent ou nécessaire, mais *impossible*. J. Lacan, dans sa « Conférence à Sainte-Anne³³ », notait que « l'objet *a*, c'est un objet certes, mais seulement en ce sens qu'il se substitue définitivement à toute notion de l'objet comme supporté par un sujet. Ce n'est pas le

rapport dit de la connaissance. [...] on avait fini par faire en sorte que l'un des termes, le sujet en question, ne soit plus que l'ombre d'une ombre, un reflet évanoui ». La question est moins de construire une clinique de l'objet *a* que d'interroger ce qu'implique une clinique travaillée par l'objet *a*.

Autrement dit, « aucune praxis plus que l'analyse, comme le martèle Lacan en 1964, n'est orientée vers ce qui, au cœur de l'expérience, est le noyau du réel³⁴ ». En 1976, lors de l'ouverture de la Section clinique³⁵, il y revient en donnant une définition rigoureuse de la clinique psychanalytique : « le réel comme l'impossible à supporter ». Les formes cliniques, agencées dans les structures cliniques, ne sont que des défenses contre ce réel – la forclusion en est une. L'objet *a* n'est pas pour autant le réel – il dépend de l'articulation signifiante, il est un semblant : « C'est pourquoi l'objet *a* en tant que semblant, a sa place entre le symbolique et le réel³⁶. »

La psychose objecte à cette catégorie de l'impossible : ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, réalisant, à rebours, celle du *nécessaire* : ce qui ne cesse pas de s'écrire. Le psychotique est martyr, au sens du témoin, du nécessaire qui l'épuise – soit cette marée de jouissance qui l'envahit, et dont, dans l'après-coup, il pourra, peut-être, porter témoignage – ainsi pour le paranoïaque dans les défilés particulièrement élaborés de sa métaphore délirante. À ce propos, au chapitre XIII

de ses *Mémoires*, D. P. Schreber oppose la possibilité de son suicide (« il me faudrait un jour me donner la mort ») au compromis mental raisonnable : en l'occurrence accepter l'idée de l'éviration et d'être transformé en femme (« J'ai inscrit sur mes étendards le culte de la féminité »). Cette *opposition* : idée-mot/acte suicidaire, métaphore/passage à l'acte, a son importance. Schreber la subjective en ces termes : « Je serais curieux qu'on me montre quelqu'un qui, placé devant l'alternative ou de devenir fou en conservant son *habitus* masculin, ou de devenir femme mais saine d'esprit, n'opterait pas pour la deuxième solution. C'est pourtant bien comme cela et pas autrement que pour moi la question se pose³⁷. » Ce revirement a effectivement un effet apaisant : « [...] me consacrer à la féminité [...] est la seule façon pour moi d'accéder pendant la journée à une condition corporelle supportable, et de trouver la nuit [...] le sommeil réparateur à mes nerfs³⁸. »

Cette opposition indique comment cette mise en forme, cette constitution d'un sens peuvent dégager, certes de façon très précaire, le sujet d'une *identification à l'objet a* qui, dans la psychose, n'est pas perdu et a vocation à chuter, à choir sans médiation ; le raptus suicidaire du mélancolique, par exemple, le démontre – il se confond avec cet objet qu'il a à sa disposition. C'est spécifiquement au défaut du témoignage,

au point d'arrêt du défilé signifiant, fût-il insensé, que se dénude la sortie hors de la scène dans le réel du monde – telle la défenestration.

À partir de ces remarques, se saisit cette oscillation subjective entre l'objet *a* et A que la paranoïa notamment réalise. Schreber, *d'une part* peut se faire l'objet de la jouissance de l'Autre, se faire le reste dépouillé – « cadavre lépreux » dirait-il – de la jouissance effrénée de l'Autre. S'offrir comme « chose pensante » passivée (*res cogitans*, disait Descartes) pour la jouissance continue de l'Autre divin. Et, *d'autre part*, il peut être l'Autre ; être réduit à l'Autre féminin – la femme de ce Dieu déréglé qui est son interlocuteur.

FLUX/REFLUX

Schreber témoigne : « Je me tiens prêt à tout moment à soumettre mon corps à tout examen médical que ce soit, pour que puisse être vérifié si mes allégations sont exactes. [...] Aux moments de l'approche des rayons divins, ma poitrine peut convaincre n'importe qui de la présence de seins féminins relativement bien développés. Tous ceux qui voudront me regarder pourront voir de leurs yeux ce phénomène. Je suis donc quasiment en situation d'administrer la preuve *de visu*³⁹. »

Épinglons cette modalité expérimentale par laquelle Schreber offre son corps et ses modifications, effets des divers miracles divins, au regard

37. Schreber, Daniel Paul, *Mémoires d'un névropathe*, op. cit., p. 151.

38. *Ibid.*, p. 151-152.

39. *Ibid.*, p. 224 et 228.

de l'Autre – en l'affaire au regard scientifique du médecin. La singularité de cette modification qui touche à l'apparence du corps propre ne se saisissant que rapportée à la généralité du discours de la science, à ce champ structuré du seul visible. Par là, est vérifiée, en une pureté remarquable, cette clinique du voir qui fonde la médecine dans le discours de la science. Schreber précise : « Pour moi, il est subjectivement certain que ces organes [féminins] se présentent dans mon corps d'une manière qui n'a d'exemple que chez la femme. C'est la conviction que j'en ai [...] »⁴⁰

Subjectivement certain. Le paradoxe de cette formule, cette contradiction dans les termes, n'échappe pas et amène à interroger non point la suite des purs énoncés de la métaphore délirante, mais la position subjective du Président telle qu'elle s'y inscrit en enclenchant la conviction. Il s'agit d'un point bascule où le champ du visible, l'autonomie du voir sont démantibulés par cet envahissement du signifiant déchaîné dans le réel. Reprenons cette référence à la certitude, et à la conviction qu'elle emporte, dans le procès psychotique. Dans son article, « Le temps logique... », daté de 1945, Lacan démontre que la *certitude* n'est jamais garantie absolument dans le discours qui la construit⁴¹. La certitude est toujours anticipée, contrairement à ce que met en acte la psychose. Cette anticipation de la certitude pointant cette « référence temporalisée de soi à l'autre » grâce à laquelle

l'*acte conclusif* est possible – en l'occurrence cette conclusion qui résout le raisonnement par lequel, selon les termes du sophisme, chaque prisonnier doit logiquement découvrir sa couleur. C'est par cette référence au temps qui échappe à toute saisie en termes de durée extérieure au raisonnement, que la logique classique, qui est une logique du voir et de ses incompatibilités, se trouve subvertie. C'est dans ce passage du « temps pour comprendre » au « moment de conclure » que surgit cette forme spécifique du temps : *temps d'arrêt*, qui se marquera subjectivement pour chacun comme un *temps de retard*. Sous la pression de ce temps de retard, qu'aucun chronomètre ne peut mesurer en le spatialisant, l'acte conclusif peut se manifester. Autrement dit, la certitude n'est pas déjà inscrite dans l'évidence. Il y a le *doute* qui travaille le raisonnement (cf. Descartes). Ce doute subjectivé est pour chacun temps de retard. La certitude subjective ne supprime pas le doute, mais au contraire c'est parce qu'il y a doute que ce moment subjectif de certitude s'impose. Cependant, pas d'absolue *garantie* de celle-ci dans le procès discursif et c'est précisément cette anticipation qui fondera la possibilité de la certitude. À rebours, le texte de Schreber nous montre une *certitude non anticipée* dans le raisonnement qui la constitue. Cette certitude est *a priori* légitimée par le seul champ de la constatation et de l'évidence dans le visible –

40. *Ibid.*, p. 226.

41. Lacan, Jacques, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme », (1945), *Écrits*, *op. cit.*, p. 209-210.

une certitude sans doute qui anticipe ce procès. La certitude délirante de Schreber ne résulte pas d'une référence temporalisée à l'Autre mais de la seule mise à plat d'un déjà-là spatialisé excluant la « tension temporelle ». L'adresse à l'Autre est toujours ratée.

Ce qu'offre en effet à voir Schreber, c'est la modification de son corps dans ce gonflement/dégonflement de ses seins⁴² – soit la pulsation, flux/reflux, de la jouissance divine qui l'envahit puis se retire. C'est un véritable *fort ! da !* entre lui et l'Autre. Le scopique dans cette description fine des *Mémoires* est certes prévalent mais toujours rapporté à une logique du signifiant, à une voix qui vocifère, qui commande, féroce : « Jouis ! » Le Président offre moins son corps à l'observation que sa certitude dénuée de doute à la contemplation de l'Autre. « La paranoïa, écrit Lacan dans *R.S.I.*, c'est une voix qui sonorise le regard qui est prévalent, c'est une affaire de congélation du désir⁴³. » Clinique du voir certes, mais que la non-inscription de la coupure : *a*, place dans la dépendance de la voix déchaînée, insensée, hallucinée qui fait retour dans le réel – là où le sujet la situe. Ces remarques ne sont possibles qu'au-delà de la seule prise en compte de la logique du miroir dépliée dans la « Question préliminaire... ». Effectivement, cette expérience de Schreber noue la pensée, l'être et la jouissance comme y insiste Lacan dans *Encore* – « [...] nous

sommes joués par la jouissance. La pensée est jouissance. Ce qu'apporte le discours analytique, c'est ceci, qui était déjà amorcé dans la philosophie de l'être – il y a jouissance de l'être⁴⁴. »

*Ne devient
pas fou
qui veut*

42. Miller, Jacques-Alain, « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, n° 44, *Événement de corps*, *op. cit.*, p. 54 et suivantes.

43. Lacan, Jacques, *Le Séminaire, livre XXII, R.S.I.*, (1974-1975), (inédit), *Ornicar ?* n° 5, Lyse, Paris, 1975-1976, p. 42.

44. Lacan, Jacques, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, *op. cit.*, p. 66. Voir le commentaire de Miller, Jacques-Alain, « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, n° 44, *Événement de corps*, *op. cit.*, p. 55 et suivantes : « Ce “joués par la jouissance” se distribue en deux propositions tout à fait précises : premièrement, la pensée est jouissance et, deuxièmement, il y a jouissance de l'être. La position paranoïaque vient ici à l'appui de cette correction apportée à l'axiome cartésien et elle le développe même bien au-delà du stade du miroir. »